



HAL
open science

corps, érotisme, transgression dans les récits de fiction aux XX-XXIe s

Etienne Boillet

► **To cite this version:**

Etienne Boillet. corps, érotisme, transgression dans les récits de fiction aux XX-XXIe s. Master. France. 2016. cel-01445291

HAL Id: cel-01445291

<https://shs.hal.science/cel-01445291>

Submitted on 31 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Université de Poitiers – MASTER Littérature et Politique – 2015-2016

Séminaire sur « La représentation du corps »

Séances 6 et 7 :

Corps, érotisme et transgression dans les récits de fiction
aux XX^e et XXI^e siècles

par Etienne BOILLET

CHOIX DE TEXTES

N. B. : Les extraits de *L'âne d'or*, d'un poème de Ronsard et de *La Vénus à la fourrure*, ainsi que les textes fictionnels des sections « La transgression et l'érotisme violent poussés à l'extrême : Sade et Bataille » et tous les textes de la section « Quelques célèbres textes érotiques du XX^e s. » ont été pris de Pierre-Marc de Biasi, *Histoire de l'érotisme*, Paris, Gallimard, 2007

(résumé du cours à la dernière page)

Sexualité et représentations érotiques : de l'antiquité gréco-romaine aux premiers temps du christianisme

L'amour des garçons dans la Grèce antique

Aucune civilisation antique n'a donné une place aussi centrale ni aussi officielle à ce que nous appelons l'homosexualité et qui paraissait si simple aux Grecs eux-mêmes que leur langue n'avait pas

de mot spécifique pour en parler. Il est considéré comme allant de soi qu'un jeune garçon [éromène], entre 12 et 18 ans, soit courtisé par un homme d'âge mûr [érase] qui doit le séduire en jouant un rôle actif dans la relation sexuelle et le prendra sous sa protection jusqu'à ce que l'éphèbe atteigne l'âge de devenir lui-même un érase. Si l'éromène est particulièrement beau, il n'est pas rare qu'il ait successivement plusieurs amants: au Ve siècle, Alcibiade, fils de grande famille, remarquable par sa taille et la grâce de son corps, a non seulement été l'amant de Socrate mais l'éromène de plusieurs autres érases. Dans la meilleure société, ces relations amoureuses entre hommes sont considérées comme beaucoup plus valorisantes que les relations avec les femmes. La sodomie est aussi prisee que la fellation, mais exclusivement si les rôles, actif et passif, sont respectés: à l'érase d'imposer sa virilité à l'éromène, sans inversion possible du scénario. Ce serait une honte infamante pour un érase de se montrer passif et efféminé. Il n'y a donc qu'un pas entre la pédérastie, considérée comme symbole d'excellence, et l'homosexualité dégradante qui conduirait un homme mûr à se laisser pénétrer comme une fille. C'est pourquoi, sur les vases à décoration érotique, les peintres prennent généralement grand soin de figurer une barbe pour identifier le visage des érases en érection, et des joues imberbes pour les éromènes qui leur servent de jouet sexuel.

Actif et passif : culte de la virilité dans la Rome antique

Peu importe au fond sur quel corps servile s'exerce le désir: il est légitime s'il est actif. Être actif, c'est être mâle et dominant: il est valorisant de prendre du plaisir virilement, il est honteux d'en donner servilement. Au point qu'il n'existe à Rome aucun discrédit particulier envers ceux qui, comme l'empereur Tibère, utilisent des enfants en bas âge pour leur plaisir: aucun problème éthique de pédophilie s'ils sont esclaves et si l'adulte ne se met pas à leur service pour leur donner du plaisir. Il s'agit d'être actif et de prendre. Dans les relations hétérosexuelles entre êtres libres la question ne se pose pas puisque la femme est considérée comme passive par nature, à moins d'être un monstre. En revanche, comme en Grèce, c'est une honte irrémissible, une infamie sans rachat possible d'être un adulte mâle et libre et de se faire surprendre dans une position d'*impudicus*, c'est-à-dire

d'homosexuel passif.

Puritanisme paléochrétien

Une tendance profonde à la chasteté s'était déclarée dans le Haut-Empire romain aux I^{er} et II^e siècles, bien avant la diffusion du christianisme en Occident, avec un cortège de nouveaux interdits: restriction de la vie sexuelle au cadre conjugal, condamnation de l'avortement et du divorce, réprobation des passions amoureuses, de la bisexualité et de l'homosexualité. À ce "puritanisme de la virilité", la secte chrétienne ajoute l'exigence d'une chasteté absolue d'autant plus radicale que la fin du monde est proche: "Que désormais ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient plus" (Paul, I Corinthiens, VII, 29). Les plus convaincus, comme Origène, optent pour la castration: "Et il y a aussi des eunuques qui se sont châtrés eux-mêmes à cause du Royaume de Dieu" (Matthieu, XIX, 12). On cite en exemple un jeune homme qui s'est émasculé avec une faucille en déclarant: "Ici se trouvent le Modèle et la Cause. " L'érotisme n'est pas seulement condamné dans son principe, on cherche à le détruire dans les corps, dans la capacité physique du désir à animer l'esprit'. Au

Au III^e siècle, c'est le grand mouvement de fuite au désert qui pousse des milliers de fidèles à la recherche d'un ascétisme douloureux dont les "Tentations" de saint Antoine constitueront pour longtemps le symbole.

Sexe et interdits chez les Pères de l'Église

Avec le triomphe officiel du christianisme, qui devient la religion de l'Empire romain sous Constantin au IV^e siècle (concile de Nicée, 325), l'érotisme antique est désormais considéré comme une marque abjecte du polythéisme. Mais l'argumentation doctrinale

manque. Aux cinq interdits rituels énoncés dans le Lévitique (XV, 18: inceste, nudité, homosexualité, sodomie et coït pendant les règles), les premiers Pères de l'Église ajoutent une nouvelle gamme d'interdits, en cherchant dans le Nouveau Testament quelques éléments pour les justifier. On admet que Jésus pardonne les péchés de la prostituée Marie Madeleine et ceux de la femme adultère en se disant hostile à la lapidation rituelle: "Que celui qui n'a jamais péché lance la première pierre. " Mais c'est pour mieux laisser entendre que personne n'est tout à fait innocent: "Tout homme qui regarde la femme d'un autre pour la désirer a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. [...] Si donc c'est à cause de ton œil droit que tu tombes dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi. Si c'est à cause de ta main droite, coupe-la et jette-la loin de toi ... " (Matthieu, v, 27-30). Si la défense du mariage, comme institution monogamique et indissoluble, est claire, celle du plaisir conjugal l'est moins. Les Évangiles ne manquent aucune occasion de le

rappeler: Marie était vierge quoique mariée et son fils divin est resté résolument célibataire, références qui joueront un rôle essentiel dans les conceptions antimatrimoniales du premier Moyen Âge.

Péché originel

Au tout début du III^e siècle, Clément d' Alexandrie inaugure une lecture sexuelle de la Chute qui va connaître un succès millénaire. Ce que la Bible (Genèse, III, 5) donnait pour une faute d'orgueil (libido sciendi: désir de savoir) et d'insoumission (libido operandi: désir de pouvoir) se trouve réinterprété en termes de libido setitiendi (désir de jouissance). C'est le plaisir sexuel qui précipite Adam et Ève de l'éternité dans le temps, du paradis sur la Terre, en leur infligeant toutes les avanies dont nous souffrons : devoir gagner son pain à la sueur de son front, enfanter dans la douleur et finir par mourir. Les Pères de l'Église, méfiants, préfèrent en rester aux thèses officielles, mais l'idée suit son chemin et le parfum érotique du « fruit défendu » ne quittera plus l'esprit du christianisme. Par trois textes écrits entre 395 et 430, saint Augustin fixe définitivement le principe selon lequel, sexuel ou non, le péché originel est indissociable du plaisir de concupiscence qui est inhérent à l'acte de donner la vie. Faire du péché originel une maladie sexuellement transmissible et incurable, qui s'attache à toute la filiation humaine, n'était pas seulement donner raison à Clément d'Alexandrie, c'était, selon les vœux les plus anciens de la doctrine, fonder en droit l'horreur du plaisir sexuel.

C'est en lui que la Faute ne cesse de reproduire la Chute. En toute logique Augustin appelle de ses vœux le principe de l'insémination artificielle: "La procréation serait plus honorable si elle pouvait être obtenue en se dispensant de relations sexuelles. "

Pierre-Marc De Biasi, *Histoire de l'érotisme*, Paris, Gallimard, 2007

L'âne d'or d'Apulée, exemple comique de pornographie antique

La dame alors se débarrasse de tout voile, et quitte jusqu'à la ceinture qui contenait deux globes charmants. Elle s'approche de la lumière, prend dans un flacon d'étain une huile balsamique dont elle se parfume des pieds à la tête, et dont elle me frotte aussi copieusement, surtout aux jambes et aux naseaux. Elle me couvre alors de baisers [...] entremêlés de tendres protestations: Je t'aime, je t'adore, je brûle pour toi, je ne puis vivre sans toi; tout ce que femme, en un mot, sait dire pour inspirer l'amour ou pour le peindre. Elle me prend ensuite par la bride, et me fait aisément coucher. J'étais bien dressé à la manœuvre, et

n'eus garde de me montrer rétif ou novice, en voyant après si longue abstinence, une femme aussi séduisante ouvrir pour moi ses bras amoureux [...] Mais une crainte me tourmentait fort. Comment faire, lourdement enjambé comme je l'étais, pour accoler si frêle créature, pour presser de mes ignobles sabots d'aussi délicats contours ! Ces lèvres mignonnes et purpurines, ces lèvres qui distillent l'ambroisie, comment les baiser avec cette bouche hideusement fendue, et ces dents comme des quartiers de roc ? Comment la belle enfin, si bonne envie qu'elle en eût, pourrait-elle faire place au logis pour un hôte de pareille mesure ! Malheur à moi !, me disais-je, une femme noble écartelée ! [...] elle me fit bien voir que j'avais raisonné à faux et craint à tort : que de mon fait il n'y avait rien de trop, de trop pour lui plaire ; car, chaque fois que par ménagement, je tentais un mouvement de retraite, l'ennemi se portait en avant d'un effort désespéré me saisissait aux reins, se collait à moi par étreintes convulsives, au point que j'en vins à douter si je ne péchai pas plutôt par le trop peu.

Apulée, *L'Âne d'or* (ou *Les métamorphoses*), X 21-22, II^e siècle

Corps idéalisé ou corps érotique de Pétrarque à Ronsard

Les cheveux d'or naguère étaient à L'aure épars,
Qui les entrelaçait en mille tendres nœuds,
Et la belle clarté brûlait outre mesure
Des beaux yeux qui en sont maintenant si avars;

Et il me paraissait (était-ce vrai ou faux?)
Que la pitié avait coloré son visage :
Moi qui gardais au cœur la mèche de l'amour,
Faut-il s'émerveiller que soudain j'aie brûlé?

Et sa démarche était non de chose mortelle,
Mais d'une créature angélique, et sa voix
Résonnait autrement que la parole humaine.

C'est un esprit céleste et un vivant soleil
Qu'alors je vis; si maintenant elle a changé,
La plaie ne guérit pas quand l'arc est détendu.

Francesco Petrarca (1304-1374), trad. André Rochon, in *Le chansonnier*,
in *Anthologie de la poésie italienne*, dir. D. Boillet, Gallimard

Je te salue, ô merveillette fente
Je te salue, ô rnerveillette fente,
Qui vivement entre ces flancs reluis;
Je te salue, ô bienheureux pertuis,
Qui rend ma vie heureusement contente!
[...]
Ô petit trou, trou mignard, trou velu,
D'un poil folet mollement crespelu,
Qui à ton gré domptes les plus rebelles:
Tous vers galans devraient, pour
t'honorer,
À beaux genoux te venir adorer,
Tenant au poing leurs flambantes
chandelles!

Ronsard, *Les Folastries*, 1553

La représentation du sexe dans la littérature réaliste fin XIXe s. : ellipses et suggestions

Ci-dessous : *La Louve* (Verga)

Elle était grande, maigre, elle n'avait qu'une poitrine ferme et vigoureuse de brune - et pourtant elle n'était plus toute jeune; elle était pâle, comme si elle était toujours en pleine crise de paludisme, et sur cette pâleur deux yeux grands comme ça, et des lèvres fraîches et rouges que vous dévorait.

Au village, on l'appelait la Louve parce qu'elle n'était jamais rassasiée - de rien. Les femmes se signaient quand elles la voyaient passer, seule comme une mauvaise chienne, avec cette allure incertaine et soupçonneuse de la louve affamée : elle dévorait leurs fils et leurs maris en un clin d'œil, avec ses lèvres rouges, et les entraînait derrière ses jupes rien qu'à les regarder avec ces yeux sataniques, même s'ils avaient été devant l'autel de sainte Agrippine. [...]

Mariette, la pauvre petite, une bonne et brave enfant, pleurait en cachette parce qu'elle était la fille de la Louve, et que personne ne la prendrait pour épouse, bien qu'elle eût toutes ses belles affaires dans la commode, et sa bonne terre au soleil, comme toute autre jeune fille du village.

Une fois, la Louve s'éprit d'un beau gars qui était rentré du service, et qui fauchait le foin avec elle dans les enclos du notaire - mais vraiment ce qui s'appelle s'éprendre, sentir brûler sa chair sous la futaine du corsage, et éprouver, à le fixer dans les yeux, la soif que l'on a durant les heures chaudes de juin, au fond de la plaine. Mais lui continuait à faucher tranquillement, le nez sur les javelles, et lui disait: «Eh bien, qu'est-ce que vous avez, madame José?» [...]

Un soir, elle le lui dit, pendant que les hommes somnolaient sur l'aire, fatigués de leur longue journée, et que les chiens jappaient à travers la vaste campagne obscure : «C'est toi que je veux! Toi qui es beau comme le soleil, et doux comme le miel. C'est toi que je veux!

- Et moi, au contraire, je veux votre fille, qui est à marier», répondit Jean en riant.

La Louve se fourra les mains dans les cheveux, en se grattant les tempes sans mot dire, et s'en alla, pour ne pas reparaitre sur l'aire. Mais en octobre, elle revit Jean, au moment où l'on pressait les olives, parce qu'il travaillait à côté de chez elle, et que le crissement du pressoir ne la laissait pas dormir de toute la nuit.

[...]

- Qu'est-ce que vous lui donnez, à votre fille Mariette? répondit Jean.

- Elle a les biens de son père, et en plus moi je lui donne ma maison; à moi ça me suffira que vous me laissiez un petit coin dans la cuisine, pour y étendre un bout de paillasse.

- Si c'est comme ça, on peut en parler à Noël», dit Jean.

Jean était tout couvert de taches et sali par l'huile et les olives mises à fermenter, et à aucun prix Mariette ne voulait de lui; mais sa mère l'empoigna par les cheveux, devant la cheminée, et lui dit les dents serrées : «Prends-le, ou je t'assomme ! »

La Louve était presque malade, et les gens allaient disant que, quand il vieillit, le diable se fait ermite. Elle n'allait plus de côté et d'autre; elle ne s'installait plus sur le pas de sa porte, avec ses yeux de folle.

Son gendre, quand elle les lui plantait en face, ces yeux, se mettait à rire, et tirait son scapulaire pour se signer. Mariette restait chez elle pour allaiter ses enfants, et sa mère allait dans les champs, travailler avec les hommes, exactement comme un homme, à sarcler, bêcher, soigner les bêtes, tailler les vignes [...] À cette heure entre vêpres et none, où ne sort pas honnête personne, madame José était la seule âme qui vive que l'on vît errer à travers la campagne, sur les cailloux brûlants des chemins, parmi les chaumes brûlés des champs immenses, qui se perdaient dans l'air étouffant, tout là-bas, vers l'Etna embrumé, où le ciel pesait sur l'horizon.

«Réveille-toi! dit la Louve à Jean, qui dormait dans le fossé, à côté de la haie poudreuse, la tête entre les bras. Réveille-toi, je t'ai apporté du vin pour te rafraîchir la gorge.»

Jean écarquilla ses yeux hébétés, encore à demi endormis, en la trouvant devant lui dressée, pâle, avec sa poitrine arrogante et ses yeux noirs comme du charbon, et il étendit les mains à tâtons.

«Non ! Il ne sort pas d'honnête personne à l'heure entre vêpres et none! sanglotait Jean, enfonçant son visage contre l'herbe sèche du fossé, tout au fond, et en se prenant la tête à deux mains. Allez-vous-en ! Allez-vous-en! Ne venez plus sur l'aire !»

En effet elle s'en allait, la Louve, en refaisant ses superbes tresses, en regardant fixement devant ses pas dans les chaumes chauds, de ses yeux noirs comme le charbon.

Mais sur l'aire, elle y revint d'autres fois, et Jean ne lui dit rien. Et même quand elle tardait à venir, à l'heure entre vêpres et none, il allait l'attendre au sommet du chemin blanc et désert, la sueur au front - et après, il se prenait la tête et lui répétait à chaque fois : «Allez-vous-en! Allez-vous-en! Ne revenez plus sur l'aire !»

Giovanni Verga, *La Louve (La Lupa)*, in *Cavalleria rusticana* [1880] *et autres nouvelles*, trad Gérard Luciani, Gallimard, coll. « Folio », 1996

Ci-dessous : *Partie de campagne* (Maupassant)

Elle se courba, et ils pénétrèrent dans un inextricable fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans un asile introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme appelait en riant "son cabinet particulier".

Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des arbres qui les abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. Il lançait des trilles et des roulades, puis filait de grands sons vibrants qui emplissaient l'air et semblaient se perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et s'envolant au dessus des plaines, à travers le silence de feu qui appesantissait la campagne.

Ils ne parlaient pas de peur de le faire fuir. Ils étaient assis l'un près de l'autre, et, lentement, le bras de Henri fit le tour de la taille de Henriette et l'enserra d'une pression douce. Elle prit, sans colère, cette main audacieuse, et elle l'éloignait sans cesse à mesure qu'il la rapprochait n'éprouvant du reste aucun embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose toute naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement.

Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Elle avait des désirs infinis de bonheur, des tendresses brusques qui la traversaient, des révélations de poésies surhumaines, et un tel amollissement des nerfs et du cœur, qu'elle pleurait sans savoir pourquoi. Le jeune homme la serrait contre lui maintenant; elle ne le repoussait plus, n'y pensant plus.

Le rossignol se tut soudain. Une voix éloignée cria:

"Henriette!

- Ne répondez point, dit-il tout bas, vous feriez envoler l'oiseau."

Elle ne songeait guère non plus à répondre.

Ils restèrent quelque temps ainsi. Mme Dufour était assise quelque part, car on entendait vaguement, de temps en temps, les petits cris de la grosse dame que lutinait sans doute l'autre canotier.

La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations très douces, la peau chaude et piquée partout de chatouillements inconnus. La tête de Henri était sur son épaule; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres. Elle eut une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta sur le dos. Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son corps. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y attacha la sienne. Alors, affolée par un désir formidable, elle lui rendit son baiser en l'étreignant sur sa poitrine, et toute sa résistance tomba comme écrasée par un poids trop lourd.

Tout était calme aux environs. L'oiseau se mit à chanter.

Il jeta d'abord trois notes pénétrantes qui semblaient un appel d'amour, puis, après un silence d'un moment, il commença d'une voix affaiblie des modulations très lentes. Une brise molle glissa, soulevant un murmure de feuilles, et dans la profondeur des branches passaient deux soupirs ardents qui se mêlaient au chant du rossignol et au souffle léger du bois.

Une ivresse envahissait l'oiseau, et sa voix s'accélérait peu à peu comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait accompagner sous l'arbre un crépitement de baisers. Puis le délire de son gosier se déchaînait éperdument. Il avait des pâmoisons prolongées sur un trait, de grands spasmes mélodieux.

Quelquefois il se reposait un peu, filant seulement deux ou trois sons légers qu'il terminait soudain par une note suraiguë. Ou bien il partait d'une course affolée, avec des jaillissements de gammes, des frémissements, des saccades, comme un chant d'amour furieux, suivi par des cris de triomphe.

Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissement tellement profond qu'on l'eût pris pour l'adieu d'une âme. Le bruit s'en prolongea quelque temps et s'acheva dans un sanglot.

Ils étaient bien pâles, tous les deux, en quittant leur lit de verdure. Le ciel bleu leur paraissait obscurci; l'ardent soleil était éteint pour leurs yeux; ils s'apercevaient de la solitude et du silence. Ils marchaient rapidement l'un près de l'autre, sans se parler, sans se toucher, car ils semblaient devenus ennemis irréconciliables, comme si un dégoût se fût élevé entre leurs corps, une haine entre leurs esprits.

De temps à autre, Henriette criait: "Maman!"

Un tumulte se fit sous un buisson. Henri crut voir une jupe blanche qu'on rabattait vite sur un gros mollet; et l'énorme dame apparut, un peu confuse et plus rouge encore, l'œil très brillant et la poitrine orageuse, trop près peut-être de son voisin. Celui-ci devait avoir vu des choses bien drôles, car sa figure était sillonnée de rires subits qui la traversaient malgré lui.

Mme Dufour prit son bras d'un air tendre, et l'on regagna les bateaux. Henri, qui marchait devant, toujours muet à côté de la jeune fille, crut distinguer tout à coup comme un gros baiser qu'on étouffait.

Enfin on revint à Bezons.

M. Dufour, dégrisé, s'impatientait. Le jeune homme aux cheveux jaunes mangeait un morceau avant de quitter l'auberge. La voiture était attelée dans la cour, et la grand-mère, déjà montée, se désolait parce qu'elle avait peur d'être prise par la nuit dans la plaine, les environs de Paris n'étant pas sûrs.

On se donna des poignées de main, et la famille Dufour s'en alla. "Au revoir!" criaient les canotiers. Un soupir et une larme leur répondirent.

Deux mois après, comme il passait rue des Martyrs, Henri lut sur une porte: Dufour, quincaillier. Il entra.

La grosse dame s'arrondissait au comptoir. On se reconnut aussitôt, et, après mille politesses, il demanda des nouvelles. "Et Mlle Henriette, comment va-t-elle?"

- Très bien, merci, elle est mariée.

- Ah! .. "

Une émotion l'étreignit; il ajouta:

"Et... avec qui ?

- Mais avec le jeune homme qui nous accompagnait, vous savez bien; c'est lui qui prend la suite.

- Oh! parfaitement."

Guy de Maupassant, *Une partie de campagne*, 1881

La transgression et l'érotisme violent poussés à l'extrême : Sade et Bataille

"Ce soir-là, Aline, après avoir été vigoureusement fouettée par les quatre amis et enculée par l'évêque pour la dernière fois, est condamnée à avoir un doigt de chaque membre coupé par chaque ami.[...] Il lui enlève plusieurs morceaux de chair de dessus tout le corps, les fait rôtir, et l'oblige de les manger avec lui."

Donatien Alphonse François de Sade, *Cent Vingt journées de Sodome* [1785 ?]

- Qui fouettes-tu, mon frère? dit la demoiselle.

- Je voudrais que ce fût Justine.

- Cette jolie fille t'échauffe terriblement la tête?

-Tu l'as vu, ma sœur : je t'ai foutue cette nuit deux coups, et je ne déchargeais que pour elle ... je lui crois le plus délicieux cul ... tu n'imaginerais pas le désir que j'ai de le voir.[...]

Et ici Rodin leva par-derrière les jupons de sa sœur, et lui claqua les fesses assez fortement à plusieurs reprises.

- Branle-moi, Célestine, lui dit-il; mets-moi en train.

Et notre homme, s'asseyant sur un fauteuil, place son vit mollet dans les mains de sa sœur, qui, en deux ou trois tours de main, lui rendit bientôt toute son énergie. [...]

- Prends des verges, dit Rodin en se relevant, et viens t'égayer sur mon cul; il n'est point de cérémonies au monde qui me mette plus en train que celle-là. J'ai besoin d'y être ce matin; mon imagination est très allumée et je sens que mes forces ne la soutiennent pas.

Célestine ouvre une armoire, en tire une douzaine de poignées de verges, qu'elle étale sur une commode, et, choisissant la meilleure, elle vient en flageller son frère, qui se branle, qui s'extasie sous les coups qu'on lui porte, en s'écriant toujours à voix basse:

- Ah! Justine, si je te tenais ... mais je te tiendrai, Justine, tu y passeras; il ne sera pas dit que je t'ai donné l'hospitalité pour rien ... je brûle de voir ton cul. Je le verrai ... je le fouetterai. Je le fouetterai, ce beau cul, Justine; tu ne sais pas ce que sont mes désirs, quand le libertinage les allume.

Sade, *La Nouvelle Justine*, 1797

- Elle nous place sur le lit, à côté l'une de l'autre; par ses conseils nos mains se croisent, nous nous polluons réciproquement. Sa langue s'introduit d'abord dans l'intérieur du con d'Euphrosine, et de chacune de ses mains elle nous chatouille le trou du cul; elle quitte quelquefois le con de ma compagne pour venir pomper le mien, et recevant ainsi chacune trois plaisirs à la fois, vous jugez si nous déchargions. [...]

- Rendez-moi tout ce que je vous fais, disait-elle, branlez-moi toutes les deux; je serai dans tes bras, Juliette, je baisera ta bouche, nos langues se refouleront ... se presseront ... se suceront. Tu m'enfonceras ce godemiché dans la matrice, poursuit-elle en m'en donnant un; et toi, mon Euphrosine, tu te chargeras du soin de mon cul, tu me le branleras avec ce petit étui; infiniment plus étroit que mon con, c'est tout ce qu'il lui faut. Toi, ma poule, continua-t-elle en me baisant, tu n'abandonneras pas mon clitoris; c'est le véritable siège du plaisir dans les femmes: frotte-le jusqu'à l'égratigner. Je suis

dure ... je suis épuisée, il me faut des choses fortes; je veux me distiller en foutre avec vous, je veux décharger vingt fois de suite si je le puis. [...]

- Oui, répondit Mme Delbène, oui, je veux me charger de son éducation, je veux dissiper dans elle, comme je l'ai fait dans toi, ces infâmes prestiges religieux qui troublent toute la félicité de la vie, je veux la ramener aux principes de la nature, et lui faire voir que toutes les fables dont on a fasciné son esprit ne sont faites que pour le mépris. Déjeunons, mes amies, restaurons-nous; lorsqu'on a beaucoup déchargé, il faut réparer ce qu'on a perdu.

Sade, *Histoire de Juliette* [1801 ?]

Ci-dessous : Entretien avec Jan-Jacques Pauvert (1926-2014),
éditeur de Sade en 1945

(avec A. Gefen, in « Le magazine littéraire » n°536, oct. 2014, p. 88)

Dans quelles circonstances êtes-vous devenu l'éditeur du divin marquis?

Jean-Jacques Pauvert. En 1945. Auparavant, personne n'avait édité Sade avec un nom d'éditeur. Au XIXe siècle, si tout le monde avait lu Sade, c'était parce qu'il y avait d'innombrables éditions clandestines. Quand les surréalistes l'ont édité ensuite, c'était encore dans des éditions clandestines. Et puis tous les textes n'ont pas connu la même histoire : *La Nouvelle Justine* et surtout *Juliette* ont été lus dès le XIXe siècle - qui était très combatif, très aventureux en ce qui concernait Sade -, mais *Les 120 Journées* n'ont été publiées pour la première fois qu'en 1933. Moi, je voulais tout publier, même si je ne pouvais pas le faire d'un seul coup : je n'avais pas beaucoup de moyens, c'étaient mes débuts d'éditeur, pratiquement. Je venais d'avoir 19 ans et avais publié d'autres choses auparavant, mais assez peu et sous le nom des éditions du Palimugre - une analyse de Sartre sur *L'Étranger* de Camus, des petits textes de Montherlant, d'autres choses un peu bizarres. Et puis, tout d'un coup, ça s'est fait comme ça. Je me suis dit : après tout, je publie Sade, il faut mettre mon nom. C'était le début des éditions Jean-Jacques Pauvert.

[...]

Mais l'affaire a pris une tournure publique et exemplaire...

Ça a duré treize ans. Treize ans de procès, de perquisitions. J'ai été condamné une première fois, puis, en 1958, il s'est passé une chose assez extraordinaire, en 1957 exactement. J'avais fait venir un certain nombre de témoins, comme Breton, Paulhan, Mandiargues. Ils ont eu affaire à un juge de la 17e qui était effaré, qui leur a dit : « Mais enfin, comment pouvez-vous défendre Sade ? J'ouvre un des volumes publiés par le sieur Pauvert, c'est effarant. » Finalement, et cela m'étonne encore aujourd'hui, nous avons gagné le procès avec mon avocat Maurice Garçon. On pouvait publier officiellement Sade.

[...]

Tous les grands intellectuels de l'après-guerre se sont mesurés à Sade. Michel Foucault...

Oui, mais Foucault ne parle pas de Sade, il parle de quelqu'un d'autre.

Roland Barthes...

C'est du Barthes. Lui non plus n'a jamais parlé de Sade.

Et Bataille ?

Pareil. Annie Le Brun l'a très bien démontré il n'y a pas longtemps, dans un texte qu'elle a publié.

Donc vous n'étiez pas d'accord avec Bataille, avec qui vous discutiez pourtant beaucoup...

Pas vraiment. Je me souviens d'un dîner chez moi et d'une discussion entre Bataille et Klossowski. Les deux donnaient des interprétations sensiblement différentes de Sade : tout d'un coup ils se sont échauffés au point qu'à la fin ils se lançaient des citations latines.

Il n'y a donc pas de rapport entre l'écriture de la perversion et la pratique de la perversion? Comment considérez-vous cela?

Le fond de Sade, c'est une progression intellectuelle par rapport aux textes, son devenir d'écrivain. D'abord attiré dans sa jeunesse par le théâtre, qui est fondamental pour lui, il est poussé par un phénomène de librairie vers un autre horizon, même si cela correspond forcément à quelque chose qu'il avait en lui très tôt. Il ne faut pas oublier qu'il a écrit *Les 120 Journées* à la Bastille, dans la solitude. Mais, bref, il sort de la Bastille et ce sont des libraires qui viennent le voir, exploitant une réputation déjà sulfureuse. Il publie la première *Justine* en 1791. Immédiatement, il est assailli par des libraires qui disent : sa *Justine* c'est amusant, ça ne se vend pas tellement, mais on aimerait bien avoir autre chose. Donc il va être amené à écrire *La Nouvelle Justine* et *Juliette*, à la fin, qui font quand même ensemble dix volumes. Qu'est-ce qu'il fait à côté ? Ça, c'est autre chose. J'ai essayé de le démêler un peu. Il y a d'abord toute la période provençale, qui est à mon avis très intéressante...

Sa jeunesse, c'est une jeunesse criminelle, et vous n'êtes pas du tout indulgent lorsque vous posez la question de savoir s'il a vraiment torturé et tué.

C'est ma conviction. Il faut se reporter toujours à l'époque, c'est ce que je fais sans arrêt dans ma biographie. Sade, au départ, c'est un petit jeune homme de bonne famille, très curieux. Dans sa première histoire, il rencontre une prostituée place des Victoires. Il a 20 ans, il n'a pas beaucoup d'argent - son père lui mesure l'argent de poche. Il aborde cette fille qui fait la retape, manifestement, et il lui dit : J'aimerais bien qu'on se voie un peu plus. Il l'embarque dans une petite maison crasseuse, minable qu'il a - à Arcueil, vous vous rendez compte ! alors que des gens comme le prince de Condé ont des résidences secondaires somptueuses, des valets... Il l'emmène donc, tout seul avec un valet, à Arcueil, dans sa petite maison crasseuse. Et là-dessus, naturellement... comme il est le jouet de certaines pulsions dont il ne se rend pas encore bien compte - il est, encore une fois, très jeune -, il commence à prendre un petit couteau (un canif, dit-elle dans sa déposition), il lui fait des incisions, pas très graves. Et puis, comme il est un peu embêté, il lui met des pansements... On est là déjà dans une déviance, dans un comportement aberrant pour un noble de son rang et de son époque. La suite n'en sera qu'une confirmation.

Il y a quand même des esquisses d'une philosophie matérialiste du désir, de la liberté, de l'individualisme absolu, il y a quand même une psychologie sadienne que vous développez, même si, comparé aux autres lecteurs, y compris Paulhan et même les surréalistes, vous n'en faites pas un système...

Oui, car je crois que Sade n'a jamais eu conscience de rien. Il a reconnu simplement assez tôt qu'il dérangeait et a tracé, malgré cela, un chemin propre dont il se justifie en permanence mais que nul ne pourra jamais définitivement comprendre, moi le dernier. Vous savez, il y a une formule de Breton qui a été reprise par Annie Le Brun à juste titre, qui dit tout de Sade : « l'fracassable noyau de nuit ». Sade ne peut être d'accord avec personne. Il n'y a pas d'adjectif convenable pour Sade. Il n'y a de consonance entre Sade et rien.

Ci-dessous : Sade d'après Bataille

« On voit comment l'excès voluptueux conduit à cette négation d'autrui qui, de la part d'un homme, est la négation *excessive* du principe sur lequel sa vie repose. [...] il y a un mouvement de la transgression, qui ne s'arrête pas avant d'avoir atteint le sommet de la transgression. Sade n'a pas évité ce mouvement, il l'a suivi jusque dans ses conséquences, qui excèdent le principe initial de la négation des autres et de l'affirmation de soi »

Bataille, *L'érotisme*, Paris, Les éditions de minuit, 1957, p. 187-192

D'après Bataille, alors que l'« homme normal » a cherché à réduire la part destructrice de l'être humain révélée par Sade – si inouïe qu'on lui a donné le nom de sadisme – à une « excroissance » ou à une « pathologie », Sade a exploré, seul et par le langage conscient, un territoire inconnu mais intérieur à l'humain : « il donna sa voix solitaire à la violence ». Ainsi, pour Bataille, le processus suivant se réalise avec Sade :

« La conscience veut étendre son domaine à la violence (elle veut qu'une part aussi considérable de l'homme cesse de lui échapper). De l'autre côté, la violence, au-delà d'elle-même, cherche la conscience (afin que la jouissance qu'elle atteint soit réfléchie, par là plus intense et plus décisive, plus profonde) »

Ibid., p. 211-213

Ci-dessous : érotisme et transgression dans un récit de fiction de Bataille

Ainsi, à peine m'avait-elle demandé de ne plus me branler seul (nous étions en haut d'une falaise), elle me déculotta, me fit étendre à terre et, se troussant, s'assit sur mon ventre et s'oublia sur moi. Je lui mis dans le cul un doigt que mon foutre avait mouillé. Elle se coucha ensuite la tête sous ma verge, et prenant appui des genoux sur mes épaules, leva le cul en le ramenant vers moi qui maintenait ma tête à son niveau.

- Tu peux faire pipi en l'air jusqu'au cul, demanda-t-elle?

- Oui, répondis-je, mais la pisse va couler sur ta robe et sur ta figure.

- Pourquoi pas, conclut-elle, et je fis comme elle avait dit, mais à peine l'avais-je fait que je l'inondai à nouveau, cette fois de foutre blanc. Cependant l'odeur de la mer se mêlait à celle du linge mouillé, de nos ventres nus et du foutre. Le soir tombait et nous restions dans cette position, sans mouvement, quand nous entendîmes un pas froisser l'herbe.

Georges Bataille, *Histoire de l'œil*, 1928

A l'origine du mot masochisme : *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch

«Donne-moi la cravache, Haydée », ordonne Wanda avec un calme inquiétant. La négresse la lui tend en s'agenouillant devant sa maîtresse. [...]« La jaquette, là-bas! »commande encore Wanda. Haydée lui apporte vivement la kazabaïka bordée d'hermine qui était posée sur le lit et Wanda J'enfile avec un mouvement d'une grâce inimitable.« Attachez-le à cette colonne.»[...] Les coups tombent prompts et drus avec une force terrible sur mon dos, mes bras et ma nuque. Je serre les dents pour ne pas crier. L'un d'eux m'atteint en plein visage. Le sang chaud se met à couler, mais elle rit et continue à frapper. « C'est seulement maintenant que je te comprends, s'écrie-t-elle, C'est vraiment un délice que d'avoir ainsi un être en sa puissance, et de plus, un homme qui vous aime - car tu m'aimes, non ? Je vais te lacérer, le plaisir croît en moi à chaque coup que je t'applique. Allons, tords-toi de douleur, crie, burle ! Tu ne susciteras pas de pitié chez moi!» [...] « Mets-toi à genoux et baise-moi le pied. » Elle tend le pied sous l'ourlet de satin blanc, et moi, fou suprasensible, j'y presse mes lèvres.

Léopold von Sacher-Masoch, *Vénus à la fourrure* [1870], Minuit, 1967, Trad. Aude Willm

Quelques célèbres textes érotiques du XXe s.

Entre les poils frisés comme la chair est belle sous cette broderie bien partagée par la hache amoureuse, amoureusement la peau apparaît pure, écumeuse, lactée. Et les plis joints d'abord des grandes lèvres bâillent. Charmantes lèvres, votre bouche est pareille à celle d'un visage qui se penche sur un dormeur, non pas transverse et parallèle à toutes les bouches du monde, mais fine et longue, et cruciale aux lèvres parleuses qui la tentent dans leur silence, prête à un long baiser ponctuel, lèvres adorables qui avez su donner aux baisers un sens nouveau et terrible, un sens à jamais perverti.

Louis Aragon. *Le Con d'Irène*, 1928

Ci-dessous : *L'amant de Lady Chatterley* - extrait n°1

Dans la petite cour, à deux pas devant elle. L'homme était en train de se laver, inconscient d'aucune présence étrangère.

Il avait le torse nu; sa culotte de futaine glissait Je long de ses reins étroits. Et son dos mince et blanc était penché sur une cuvette d'eau de savon où il se trempait la tête, qu'il secouait d'un petit mouvement étrange et rapide, levant ses bras minces et blancs, pressant l'eau de savon hors de ses oreilles, rapide, subtil comme nue belette qui joue avec l'eau et sûr d'être tout à fait seul. Constance revint devant la maison et rentra dans le bois. En dépit d'elle-même, elle était vivement émue. Après tout, ce n'était qu'un homme en train de se laver. Rien de plus ordinaire.

Et pourtant, curieusement, ce fut pour elle une véritable vision: elle en avait été comme frappée au milieu du corps. Elle voyait la lourde culotte glissant des reins purs, délicats, blancs où les os se voyaient un peu; et ce sentiment de solitude d'une créature si parfaitement seule la bouleversait. Nudité parfaite, pure, solitaire, d'un être qui vit seul, et seul aussi en lui-même. Et, au-delà encore, la beauté d'un être pur ; non pas la matière de la beauté, pas même le corps de la beauté, mais une irradiance, la flamme chaude, blanche d'une vie solitaire révélée en contours d'une vie qu'on pouvait toucher: un corps!

L'amant de Lady Chatterley – extrait n°2

Elle se leva et se mit à enlever rapidement ses bas, puis sa robe et ses dessous; et il retenait son souffle. Ses seins pointus et aigus d'animal pointaient et bougeaient à chacun de ses mouvements. Elle était couleur d'ivoire dans la lumière verte. Elle remit ses souliers de caoutchouc, et sortit en courant, avec un petit rire sauvage, présentant ses seins à la lourde pluie et étendant les bras et dansant, indistincte dans la pluie, ces danses eurythmiques qu'elle avait apprises il y avait si longtemps à Dresde. EUe courait de-ci, de-là, étrange forme pâle, s'élevant et se courbant, en sorte que la pluie tombait et brillait sur ses hanches pleines, se relevant et s'avançant de nouveau à travers la pluie, le ventre en avant, puis se baissant encore, de sorte que seuls ses fesses et ses reins s'offraient à l'homme en une sorte d'hommage, d'acte sauvage, d'obéissance.

Il rit d'un rire faux et enleva lui aussi ses vêtements. C'en était trop. Il s'élança, nu et blanc, avec un petit frisson, clans la Jourde averse. Flossie sauta devant lui avec un petit aboiement frénétique. Constance, les cheveux tout mouillés et collant à sa tête, tourna son visage échauffé et le vit. Ses yeux bleus étincelèrent et elle s'élança en un curieux mouve-ment de charge, hors de la clairière et dans le petit sentier, fouettée par les buissons mouillés. Elle courait et il ne voyait rien qu'une tête ronde et mouillée, un dos mouillé, penché en avant dans sa fuite, et des fesses arrondies, brillantes de pluie: une admirable et peureuse nudité de femme en fuite.

D. H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley*, 1928, Gallimard, 1932, trad. F. Roger-Cornaz

Ci-dessous : *J'irai cracher sur vos tombes*

Je ne faisais rien d'autre que de promener mes doigts sur ses seins, en remontant du bas vers les pointes, et je la sentais vibrer contre moi. Ses fesses rondes et chaudes se logeaient étroitement en haut de mes cuisses et elle respirait rapidement.

- Voulez-vous que j'éteigne? murmurai-je.

- Non. dit Jean [Jean : prénom américain – Jean est une femme]. Je préfère comme ça.

Je dégageai ma main gauche de dessous son corps et j'écartai ses cheveux sur l'oreille droite. Beaucoup de gens ignorent ce que l'on peut faire d'une femme en lui embrassant et en lui mordillant une oreille, c'est un fameux truc. Jean se tordit comme une anguille.

- Ne me faites pas ça.

Je m'arrêtai aussitôt, mais elle me saisit le poignet et me serra avec une force extraordinaire.

- Faites-le encore.

Je recommençai plus longuement, et je la sentis se raidir tout d'un coup, puis se détendre et laisser retomber sa tête. Ma main glissa le long de son ventre [...]. Je me mis à lui parcourir le cou de baisers rapides à peine effleurés. Je voyais sa peau se tendre à mesure que je progressais vers sa gorge. Et puis, tout doucement, je pris mon sexe et j'entrai en elle [...] Mais elle se dégagea d'un léger coup de reins.

- Je vous ennuie? dis-je.

- Caressez-moi encore. Caressez-moi toute la nuit.

Vernon Sullivan alias Boris Vian, *J'irai cracher sur vos tombes*, 1946

Ci-dessous : *Histoire d'O*

L'inconnu s'était assis sur le rebord du lit, il avait saisi et lentement ouvert, en tirant sur la toison, les lèvres qui protégeaient le creux du ventre. [...] Cette caresse qu'elle n'acceptait jamais sans se débattre et sans être comblée de honte, et à laquelle elle se déroba aussi vite qu'elle pouvait, si vite qu'elle avait à peine le temps d'en être atteinte, et qui lui semblait sacrilège, parce qu'il lui semblait sacrilège que son amant fût à ses genoux, alors qu'elle devait être aux siens, elle sentit soudain qu'elle n'y échapperait pas, et se vit perdue. Car elle gémit quand les lèvres étrangères, qui appuyaient sur le renflement de chair d'où part la corolle

intérieure, l'enflammèrent brusquement, le quittèrent pour laisser la pointe chaude de la langue l'enflammer davantage; elle gémit plus fort quand les lèvres la reprirent; elle sentit durcir et se dresser la pointe cachée, qu'entre les dents et les lèvres une longue morsure aspirait et ne lâchait plus, une longue et douce morsure, sous laquelle elle haletait [...].

Pauline Réage (alias Dominique Aury, alias Anne-Cécile Desclos), *Histoire d'O*, Jean-Jacques Pauvert, 1954

Ci-dessous : érotisme homosexuel dans un poème de Jean Genet

Ne chante pas ce soir les « Costauds
de la Lune».
Gamin d'or sois plutôt princesse
d'une tour
Rêvant mélancolique à notre pauvre
amour;
Ou sois le mousse blond qui veille
à la grand' hune.
Il descend vers le soir pour chanter
sur le pont
Parmi les matelots à genoux et nu-tête
« L' Ave Maris Stella». Chaque matin
tient prête
Sa verge qui bondit dans sa main
de fripon.
Et c'est pour t'emmancher, beau mousse
d'aventure,
Qu'ils bandent sous leur froc
les matelots musclés.
Mon Amour, mon Amour, voleras-tu
les clés
Qui m'ouvriront le ciel où tremble
la mâtüre [...]

Jean Genet, «Le Condamné à mort», 1952

XXI^e s. : La pornographie, composante incontournable du roman chez Michel Houellebecq

Elle avait dû être une ravissante petite gothique, au temps pas si lointain de son adolescence, avant de devenir une jeune fille plutôt classe avec ses cheveux noirs coupés au carré, sa peau très blanche, ses yeux sombres ; classe mais sobrement sexy ; et, surtout, les promesses de son érotisme discret étaient bien davantage que tenues. L'amour chez l'homme n'est rien d'autre que la reconnaissance pour le plaisir donné, et jamais personne ne m'avait donné autant de plaisir que Myriam. Elle pouvait contracter sa chatte à volonté (tantôt doucement, par lentes pressions irrésistibles, tantôt par petites secousses vives et mutines) ; elle tortillait son petit cul avec une grâce infinie avant de me l'offrir. Quant à ses fellations, je n'avais jamais rien connu de semblable, elle abordait chaque fellation comme si c'était la première, et que ce devait être la dernière de sa vie. Chacune de ses fellations aurait suffi à justifier la vie d'un homme.

Je finis par l'appeler, après avoir encore tergiversé quelques jours ; nous convînmes de nous voir le soir même.

[...]

«Tu sais, François ... » dit-elle après avoir bu une première gorgée, « je ne suis pas une pute, ni une nymphomane. Si je te suce comme ça, c'est parce que je t'aime. Que je t'aime vraiment. Tu le sais ? »

Oui, je le savais. Je savais qu'il y avait autre chose, aussi, qu'elle n'arrivait pas à me dire. Je la fixai longuement, cherchant en vain comment aborder le sujet. Elle finit sa coupe de champagne, soupira, se servit une deuxième coupe avant de lâcher : «Mes parents ont décidé de quitter la France. »

J'en restai sans voix. Elle but sa coupe, s'en resservit une troisième avant de poursuivre.

[...]

Je n'avais fait que très occasionnellement appel à des sites d'escorts, je l'avais fait le plus souvent pendant les mois d'été, pour assurer en quelque sorte la jonction entre deux étudiantes ; j'avais dans l'ensemble été satisfait. Une rapide exploration sur Internet me permit de constater que le nouveau régime islamique n'avait en rien perturbé leur fonctionnement. Je tergiversai quelques semaines, examinant de nombreux profils, en imprimant certains pour les relire (il en allait des sites d'escorts un peu comme des guides gastronomiques, où la description, d'un lyrisme remarquable, des plats de la carte, laissait entrevoir des délices bien supérieurs à ceux qui étaient en fin de compte éprouvés). Puis je me décidai pour Nadiabeurette ; ça m'excitait assez, compte tenu des circonstances politiques globales, de choisir une musulmane.

De fait Nadia, d'origine tunisienne, avait complètement échappé à ce mouvement de réislamisation qui avait massivement frappé les jeunes de sa génération. Fille d'un radiologue, elle habitait depuis son enfance les beaux quartiers, et n'avait jamais envisagé de porter le voile. Elle était en mastère 2 de lettres modernes, elle aurait pu être une de mes anciennes étudiantes; mais en fait non, elle avait fait toute sa scolarité à Paris-Diderot. Sexuellement, elle faisait son métier avec beaucoup de professionnalisme, mais enchaînait les positions de manière assez mécanique, on la sentait absente, elle ne s'anima vaguement qu'au moment de la sodomie; elle avait un petit cul bien étroit, mais je ne sais pas pourquoi je n'éprouvais aucun plaisir, je me sentais capable de l'enculer, sans fatigue et sans joie, pendant des heures entières. Au moment où elle se mit à pousser des petits gémissements je sentis qu'elle commençait à avoir peur d'éprouver du plaisir - et peut-être des sentiments par la suite; elle se retourna rapidement pour me terminer dans sa bouche.

Avant que je ne parte nous discutâmes encore quelques minutes, assis sur son canapé «La Maison du Convertible», le temps d'atteindre la durée d'une heure pour laquelle j'avais payé. Elle était plutôt intelligente, mais assez conventionnelle - sur tous les sujets, de l'élection de Mohammed Ben Abbas à la dette du tiers-monde, elle pensait exactement ce qu'il était convenu de penser. Son studio était décoré avec goût, impeccablement rangé; j'étais certain qu'elle se comportait raisonnablement, que loin de dépenser tous ses gains en fringues de luxe elle en mettait soigneusement la plus grande partie de côté. En effet, elle me confirma qu'après quatre ans de travail - elle avait commencé à l'âge de dix-huit ans - elle avait gagné assez pour acheter le studio où elle exerçait. Elle avait l'intention de continuer jusqu'à la fin de ses études - ensuite, elle envisageait plutôt une carrière dans l'audiovisuel.

Michel Houellebecq, *Soumission*, Gallimard, 2015

Corps, monstruosité, érotisme surréel : Landolfi et Mandiargues

Ci-dessous : Landolfi, *La mer des Blattes*

L'avocat Coracaglina rentrait chez lui par un après-midi de printemps, avec un air vif et dégagé dont son fils jamais ne l'aurait cru capable. Il avait presque la soixantaine, et de surcroît son fils, pas mal désœuvré, incapable de se faire une situation, lui donnait de graves soucis ; mais c'était une journée assez tiède et de soleil malade. L'avocat marchait gaillardement, et il jetait (la présence de son fils ne pesant pas sur lui) des regards lestes et pénétrants aux jolies femmes, quand il s'entendit appeler.

Depuis le seuil étincelant d'une boutique de barbier, son fils en personne courut à sa rencontre ; il n'avait pas de veste et l'une de ses manches était retroussée au-dessus du coude.

« Papa, papa, regarde quelle belle coupure ! »

Et il montrait sur son avant-bras une blessure profonde, une blessure de rasoir longue et précise ; le sang en coulait en abondance, mais le jeune homme avait un sourire de contentement. L'avocat, à cette vue, fut saisi d'horreur, mais il n'eut le temps de rien dire car son fils, élargissant d'une main sûre les lèvres de sa blessure et fouillant l'intérieur, se mit à en extraire quelque chose. Apparurent un bout de ficelle, puis un brin de macaroni - et le fils tendait ces objets à son père, lequel les prit et regarda lui aussi l'intérieur de la plaie.

Cet intérieur était plus vaste qu'on aurait pu le croire ; les parois étaient livides, et on apercevait dans le fond une espèce de gadoue sanguinolente où venaient justement affleurer les divers objets. Apparurent encore une broquette de chaussure, quelques petits plombs de chasse, des grains de riz. Le jeune homme en retira également une grosse mouche aux ailes toutes collées et un petit ver azuré et transparent, mais il les jeta aussitôt loin de lui avec dégoût. Opiniâtre, toutefois, le petit ver chercha immédiatement à grimper sur les souliers vernis de l'avocat, mais le jeune homme le repoussa du pied dans la poussière.

« Ah ! c'est ainsi que tu l'entends ? protesta le ver d'une voix rauque.

- Dieu te maudisse ! que faisais-tu là-dedans ? répliqua le jeune homme [...]

[La suite se passe sur un bateau où l'avocat Coracaglina se trouve embarqué. Le commandant en est son fils, qui paraît métamorphosé et se fait appelé « Haut Varimutant »]

Enfin parut Lucrèce. Elle arriva, brutalement poussée par deux hommes à tricorne, assez musculeux. Lucrèce était à demi nue, avec un sein dehors, dont la pointe, à chaque bourrade des hommes, dégorgeait un flot de lait. « Par ici, par ici ! » le capitaine se dirigeait vers le carré. « Arrêtez ! criait fièrement Lucrèce, arrêtez, il faut que je fasse un besoin, je vous dis ! » Les hommes la libérèrent un instant, et Lucrèce, s'approchant alors du parapet et prenant entre les doigts ses mamelons, pissa dans la mer, d'un sein d'abord, puis de l'autre, deux longs jets de lait. « Pour une vierge, ce n'est pas mal ! » fit remarquer une voix cynique. [...]

L'avocat remarqua seulement alors que, mains liées derrière le dos et pieds également liés, gisait dans un coin Lucrèce. Le lait continuait à dégorger de ses seins, tous les deux découverts, et il formait sur le parquet un ruisseau et une flaque. [...] Dans la corbeille se dressèrent deux serpents somnolents ; ils se coulèrent sur le parquet à proximité de l'avocat

immobile, tournèrent lentement la tête de droite et de gauche comme pour s'orienter, puis se dirigèrent d'un mouvement assuré vers la jeune fille. Chacun d'eux s'empara d'un mamelon, et ils restèrent là, à sucer le lait.

Dix longues minutes de silence passèrent. Lucrece haletait, apparemment en proie à une souffrance ou à un plaisir terrible. Puis, les lèvres exsangues et entrouvertes, elle rouvrit les yeux, promena alentour le regard égaré de qui revient d'un songe, et une inspiration profonde gonfla sa poitrine en faisant tressauter sur le parquet la queue des serpents. La crise était passée.

« Jetez ces bêtes », ordonna le Varimutant. Le marin au brin de macaroni s'arma d'une paire de pincettes et s'approcha. Les bêtes ne voulaient pas lâcher prise. Enfin, elles se détachèrent, gonflées comme des sangsues, monstrueuses. « Jetez-les à la mer. »

Toutefois, autour de la pointe des seins de Lucrece, sur tissu délicat des aréoles, demeura un petit cercle, un nimbe d'un rouge vif. Mais le flux de lait avait pris fin. [...]

[Roberto alias le Varimutant espère conquérir Lucrece, mais celle-ci le repousse et lui préfère... le ver qui était sorti de son bras. Celui-ci défie Roberto : c'est à qui saura le mieux faire l'amour à Lucrece]

« J'ai bien envie de voir, disait presque joyeusement le cambusier à l'avocat, comment le ver va s'y prendre avec sa bien-aimée. Comment diable un petit ver s'y prend-il pour faire l'amour à une fille ? »

Le ver fut extrait de la petite boîte.

« Eh bien ? interrogea-t-il, méprisant.

- Eh bien, répondit le Varimutant, votre défi est accepté.

Nous commençons tout de suite. Êtes-vous prêt ? - Toujours à vos ordres.

- Et toi, Lucrece, es-tu prête ?

- Oui.»

On tira au sort celui qui commencerait. Le sort désigna le Varimutant.

Il s'approcha de la jeune fille et commença par lui baiser délicatement les paupières, tout en lui caressant les cheveux d'une main légère. Puis ses baisers se firent plus précis, plus ardents, et ils descendaient plus bas, toujours plus bas le long des joues, vers la bouche. Puis les bouches s'unirent longuement, et le Varimutant enlaça la jeune fille. Ses mains rudes, avec une douceur habile, quasiment féminine et très lente, volaient sur les épaules de Lucrece, remontaient le sillon de ses reins, comme si elles rassemblaient les lignes élégantes de son corps, en les courbant ensemble depuis leurs points d'attache ou de repos. Puis la bouche de l'homme descendit encore, trouva le creux des aisselles, la naissance des seins, les seins eux-mêmes, les flancs, et ses mains parcoururent alors la svelte rotondité des cuisses, des mollets, et elles insistèrent particulièrement sur les chevilles, sur les malléoles, sur le revers des doigts du pied mignon, au point où ils s'attachaient à la plante. Mais cependant Lucrece gisait immobile et de glace, et ses paupières relevées montraient qu'il y avait dans ses yeux presque un sourire, un éclair d'ironie méprisante.

Enfin les deux corps s'étreignirent étroitement, ou plutôt celui du Varimutant adhéra étroitement à l'autre, trembla, vibra, eut l'air de perdre sa consistance, pour demeurer au bout du compte ce poids posé sur la forme délicate et diaphane de la jeune fille. Mais, en cet instant même, c'était froide et les yeux grands ouverts que Lucrèce gisait, le regard et le visage indifférents. Ses yeux ne s'étaient clos qu'à un seul moment, pendant que le Varimutant caressait ses chevilles, et ils s'étaient rouverts aussitôt après, victorieux.

Le Varimutant se leva tristement, remit sa chevelure en ordre d'un geste distrait, se passa une main sur la bouche et murmura quelques mots affligés que personne n'entendit. « Tu es une statue de glace », dit-il à voix haute à Lucrèce, puis il se mit à l'écart.

« Vous croyez, monsieur? intervint le ver. En tout cas, mes compliments, et maintenant, c'est mon tour.

- Tout de même... tout de même .. ., dit à mi-voix le cambusier, c'était pas mal... »

L'assistance redoubla d'attention : cette fois le spectacle allait devenir vraiment intéressant.

Le ver rampa en direction de Lucrèce qui, assise, l'attendait immobile et profondément grave. Il gravit le sillon séparant le gros orteil du doigt voisin, parcourut le pied, s'attarda vers la cheville, tourna autour de la noix de la malléole, poursuivit son chemin en remontant la jambe vers le genou. Il s'engagea résolument dans la petite vallée qui se creuse entre le mollet et le tibia, fit le tour du fût de la jambe et, durant quelques secondes, disparut à la vue des spectateurs : sans doute s'était-il arrêté dans la cavité située derrière le genou, au-dessus du mollet. Il reparut, grimpa sur la rotule, et pour finir se trouva en terrain plat. Mais il préféra traverser les cuisses à la hâte ; on aurait dit un général si pressé d'arriver au but qu'il avançait sans trêve et sans répit. En effet, aussitôt gravi l'os de la hanche, il reprit lestement l'ascension. Cependant, les bras abandonnés le long du corps, la tête légèrement renversée en arrière et les paupières à demi closes, la jeune fille haletait faiblement, et ce halètement augmentait au fur et à mesure que le ver se rapprochait de son visage. L'animal évita délibérément l'ombilic, passa entre les seins sans même, si l'on peut dire, leur jeter un regard, attaqua la gorge, avança un moment à la renverse contre le toit du menton, finit par émerger sur les joues et prit la direction des yeux.

Lucrèce serra plus fort ses paupières, mais l'on apercevait au-dessous ses yeux renversés : « Non ... non... », murmura-t-elle d'une voix douce. Le ver atteignit une orbite et la parcourut avec lenteur, s'y arrêtant, s'y incrustant ; « Oh, oh ... », soupirait Lucrèce. Le ver tournait, tournait lentement dans les orbites, passant de l'une à l'autre par-dessus la racine du nez. Son mouvement régulier et sûr fascinait les spectateurs ; tous eurent l'impression d'entendre une sorte de bourdonnement sonore, comme il en jaillit du frottement prolongé d'un doigt sur le bord humide d'un verre, et l'on aurait dit que c'était le mouvement même du ver qui produisait ce son. Lucrèce geignait et gémissait en fronçant légèrement les sourcils. Le ver, s'immobilisant enfin, parut vouloir faire une douce violence aux paupières ; Lucrèce permit qu'elles se déclosent à peine, et le ver entreprit de ramper sur l'attache des cils, sur l'entaille de la paupière, dont il força ensuite le revers comme s'il désirait se glisser entre la paupière et l'œil. L'extase de la jeune fille persistait et allait croissant ; le ver abandonna les yeux et gagna

la bouche entrouverte. Il disparut à l'intérieur, mais on apercevait de temps à autre la cime de son dos, de sorte qu'il rampait évidemment sur la partie interne des lèvres, à l'endroit où elles baisent la gencive. Par moments, il s'arrêtait, étendu sur les douces muqueuses, et Lucrèce s'agitait, contractant ses doigts comme pour l'inviter, par ce geste, à poursuivre son chemin.

Le ver redescendit en passant cette fois derrière les oreilles, où il s'attarda ; sur le cou, il parcourut les trois colliers de Vénus qui en étaient l'ornement orgueilleux, puis il contourna les omoplates, se laissa couler dans les salières et se dirigea vers les seins. Sa petite tête parut sonder la sensibilité des pointes, et quelque chose dans le comportement de Lucrèce lui fit accorder sa préférence au sein gauche. Il se contenta, ici, de suivre le liséré rouge laissé par la tétée du serpent ; d'abord avec une lenteur calculée, puis de plus en plus vite, toujours plus vite, en tournoyant, et l'on aurait dit, dans sa course effrénée, l'un de ces serpenteaux qui, follement, se mordent la queue.

Lucrèce enfin s'éteignit et poussa un profond soupir. Mais le ver reprit sa route vers le bas ...

« Eh bien ? dit-il quand tout fut terminé, il me semble, Roberto Coracaglia, que ce n'est pas la peine de demander son avis à Lucrèce. En loyal adversaire, conduis-nous en lieu sûr avec ce navire, et puis va-t'en par les routes du monde te chercher un autre paradis. »

Le Varimutant était assis, accablé. Il avait été ignominieusement vaincu ; et que lui importaient l'île et le reste maintenant que Lucrèce était perdue ?

Tommaso Landolfi, *La mer des blattes* [*Il mar delle blatte*, 1938], trad. Bernard Noël, in *La femme de Gogol et autres récits*, présentés par André Pieyre de Mandiargues, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1969

Ci-dessous : Mandiargues, *La mouche de mer*

- Tais-toi! Tu n'as rien vu si tu n'as pas vu la mouche de mer venter à rouge une garce ensablée. [...]

Les vagues avaient de peu couvert un banc de sable entre des rochers, dont affleuraient plus loin les clos frangés de fucus, et le galet qu'à chaque reculade elles éboulaient avec un cri de herse, lorsqu'un bourdonnement dévia nos yeux de l'écume; alors je vis une chose aérienne qui du large venait droit vers nous, et qui ne volait pas à la façon des oiseaux, quoique son allure fût celle d'une bête plutôt que le train inanimé d'une machine ou d'un projectile. Diminuant de vitesse à mesure qu'elle se rapprochait, quand la chose ne fut plus qu'à une portée d'arc et que le détail en fut clairement perceptible, il fallut bien nous rendre à l'évidence: une mouche, mais grande au moins comme un dindon mâle, survolait à faible hauteur la plage où nous nous voulions solitaires.[...]

Celle-ci devait avoir trouvé ce qu'apparemment elle cherchait, si maintenant, presque en face de moi, elle demeurait immobile, épinglée dans l'air par un rapide battement d'ailes comme sous bois les mouches d'arbres dans une percée de soleil. Et puis je la vis qui s'abaissait d'une chute verticale et très lente jusqu'à mouiller les ergots de ses pattes, et il me sembla .que ses ailes battaient plus fort et que s'accroissait le bruit de bourdon, et je vis que je ne m'étais pas trompé, que l'eau tourbillonnait sous les ailes furieuses et qu'il se creusait à leur

vent un petit maelstrom dans la couche liquide. Je vis encore émerger un haut-fond de sable qui avait la forme d'un bouclier canaque et qui pouvait être cinq fois plus long que large, tandis que repoussée autour l'eau dressait des parois mousseuses: il n'y manquait que deux poignées de crabes pour figurer passant à pied la mer le peuple de Moïse, l'armée de Pharaon. [...]

Soudain il se fit une crevasse, qui s'allongea tout de suite et dont les lèvres s'ouvrirent comme d'un voile déchiré que l'on tire par l'un et l'autre de ses pans. Un corps surgit, qui était d'une fille nue, précocement belle quoique sans doute elle n'eût pas atteint l'âge nubile, mais qui bien plus que par sa jeunesse un peu chétive frappait par la couleur de son épiderme, couleur qui l'apparentait bizarrement au sable dont elle était sortie, aux galets les plus pâles, à la craie abrupte derrière mon dos, au ciel gris, aux plumes de mouettes, aux bois flottés, à l'écume des vagues, aux efflorescences salines et, dans son ensemble, à tout l'univers marin. Les yeux demeuraient clos, les membres raides; rien, dans ce corps, ne suggérait la vie; pourtant je ne trouvais pas chez moi l'impression de gêne que produit, habituellement la vue d'un-cadavre.

Une légère ascension de la mouche fit se rétrécir le banc sableux jus qu'à ce que les mains de la fille, ses cheveux tordus en rouleaux et les bouts de ses pieds fussent approchés par le tourbillon d'aussi court que possible sans qu'il les mouillât. Le corps semblait reposer dans une baignoire, mais d'air et peu profonde, tandis que l'eau courait à l'extérieur avec une force qui brisait les vagues sur une étendue comparable à celle d'un manège. Dès lors, quand l'ovale liquide la mouche eut encadré la jeune fille avec autant de précision qu'il se pouvait souhaiter, elle ne bougea plus, surplombant un point qui était à peu près à mi-distance des seins au nombril. Il ne se passa rien du tout pendant quelques minutes, puis je crus voir la chair détachée d'un ton plus vif sur la marge de remous et sur ce qui restait de sable derrière les épaules, autour du torse et de part et d'autre des membres disjoints; le phénomène s'accroissait si rapidement que bientôt j'eus fini de douter; des ondes, qui progressaient avec une sorte de pulsation visible nettement à partir de ce point situé entre la poitrine et l'abdomen, portaient jusqu'aux extrémités du corps une coloration rose, laquelle, en revanche de sa faiblesse initiale, parvint sans tarder à un incarnat si riche et si soutenu que rarement je crois qu'on observa de pareil, même à la peau des plus grands fiévreux. Ramenant les yeux sur la mouche, j'aperçus une transformation parallèle dans le gros insecte qui, de mat et de bleu foncé qu'au premier abord il m'avait paru, se teignait maintenant d'un beau vert allumé de reflets métalliques.

L'intensité des deux couleurs à chaque instant croissait, ainsi que sur de voisins tréteaux le délire des parades rivales; mais l'atmosphère dans laquelle se déroulait le phénomène, la sensation, comme avant un orage, d'une lourde charge d'électricité diffuse, certains crépitements à la surface de la mer et ce trouble aussi qui s'était emparé de ma personne se fussent expliqués difficilement par l'effet d'un simple duel chromatique. Le rose vira au cramoisi; la fille nue flamba comme une pivoine ouverte du matin; la mouche fut une boule d'émeraude hérissée de rayons jade. Vint un moment de contraste à tel point insoutenable que j'allais détourner les yeux ou les fermer, malgré mon émoi; c'est à ce moment-là que je vis la mouche monter en fusée stridente, tout droit dans le ciel qu'elle éclaira longuement avant de s'éteindre parmi des nuages à la traîne, tandis que la mer, avec un clappement glouton et un

grand jet de bave et d'écume, se refermait sur le corps embrasé.

André Pieyre de Mandiargues, « La mouche de mer » (*Le musée noir*),
in *Récits érotiques et fantastiques*, Gallimard, coll. « Quarto », 2009.

Ci-dessous : Landolfi, *La femme de Gogol*

La femme de Nicolas Vassiliévitch, disons-le vite, n'était pas une femme, ni un quelconque être humain, ni un être vivant de quelque sorte que ce soit, bête ou plante (comme on voulut l'insinuer, pourtant), c'était tout bonnement une poupée. Oui, une poupée, ce qui suffit à expliquer l'embarras et même l'indignation de certains biographes, amis personnels du Nôtre, eux aussi. [...]

Ce que nous appelons la femme de Gogol se présentait donc ainsi qu'une commune poupée de caoutchouc épais, nue en toute saison et de couleur chair, ou, selon qu'il se dit, couleur de peau. Je préciserai, car les peaux féminines n'ont pas toute la même couleur : en général, la sienne était plutôt claire et polie, comme la peau de certaines femmes brunes. [...] Elle pouvait, bien sûr, des fois se montrer maigre, presque privée de seins, étroite de hanches, moins semblable à une femme qu'à un éphèbe ; d'autres fois extraordinairement robuste et, pour tout dire, obèse. Ses cheveux et les autres poils de son corps changeaient fréquemment de couleur, simultanément ou non. En outre, elle pouvait se modifier par de petits détails, tels que la position des grains de beauté, la vivacité des muqueuses, etc., et même, dans une certaine mesure, la couleur de la peau. Tant et si bien que l'on finit par se demander qui elle était en réalité, et s'il convient vraiment de parler d'elle comme d'un personnage unique. [...]

La cause de ces variations, mes lecteurs l'auront déjà compris, n'était pas ailleurs que dans la volonté de Nicolas Vassiliévitch. Lequel la gonflait plus ou moins fort, lui changeait sa perruque et ses autres toisons, l'oignait d'onguents et la retouchait en diverses manières pour obtenir à peu près le type de femme qui lui convenait à tel moment ou en tel jour de sa vie. Parfois même il s'amusait, suivant la naturelle inclination de sa fantaisie, à lui faire prendre des formes grotesques ou monstrueuses ; car elle se déformait, comme il est évident, au-delà d'une certaine limite de capacité, et elle restait difforme aussi en deçà d'un certain volume. [...] J'ajouterai que si un hasard extraordinaire lui présentait une forme qui fût la parfaite incarnation de son désir, alors Gogol (selon son propre langage) s'en amourachait « de façon exclusive », ce qui avait pour effet d'en rendre stable la figure un certain temps au moins, jusqu'à ce qu'elle eût cessé de lui plaire. Ces passions violentes, que l'on nommerait aujourd'hui coups de foudre, j'en ai compté trois ou quatre seulement dans la vie, puis-je dire conjugale, du grand écrivain. Ajoutons, pour nous en débarrasser vite, que Gogol, quelques années après ce que l'on pourrait appeler son mariage, avait imposé un nom à sa femme : un sonore « Caracas », le nom, si je ne me trompe pas, de la capitale du Venezuela. Quant aux motifs déterminants de ce choix, je ne les ai jamais approfondis : bizarreries d'esprit supérieur !

Si l'on se réfère à ses formes moyennes, Caracas était ce qui s'appelle une belle femme, bien faite, bien proportionnée en chaque partie de son corps. Comme je l'ai rapporté déjà, elle avait au bon endroit tous les moindres attributs de son sexe. Particulièrement dignes

d'attention étaient ses organes génitaux (si ce dernier adjectif peut avoir ici quelque sens), que Gogol me permit d'observer au cours d'une soirée mémorable, dont je parlerai plus loin. [...]

Caracas avait même un squelette, plutôt rudimentaire, lui aussi, et qui, je crois, était fait de fanons de baleine. Tout spécialement on s'était appliqué à la construction de la cage thoracique, des os du bassin et de ceux du crâne. [...]

Nicolas Vassiliévitch gonflait sa femme au moyen d'une pompe de son invention, assez pareille à celles que l'on tient ferme avec les pieds et qui sont d'un commun usage dans tous les ateliers de mécaniciens ; il la gonflait à travers le sphincter anal, où était disposée une petite soupape à battant (je ne sais pas le mot du langage technique), comparable à la valvule mitrale du cœur et faite en sorte que, le corps une fois gonflé, l'air pouvait bien y entrer, non pas en sortir. Pour la dégonfler, il fallait dévisser un petit capuchon, placé dans la bouche, au fond de la gorge. Et cependant... Mais n'allons pas trop vite.

Tommaso Landolfi, *La femme de Gogol* [*La moglie di Gogol*, 1944], trad. A. Pieyre de Mandiargues, in *La femme de Gogol et autres récits*, présentés par André Pieyre de Mandiargues, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1969

Ci-dessous : Mandiargues, *L'homme du parc Monceau*

Il se prend la tête à deux mains, crie quelque chose sur le ton de la moquerie, lance au ruisseau son chapeau de feutre, Puis, avec la hâte de ceux qui tremblent d'être vus se déshabiller en plein air, il arrache, plutôt qu'il n'enlève, tous ses vêtements, et les roule dans son imperméable placé sur le mur d'appui de la grille.

Jusque-là, rien encore d'extraordinaire. Les commissariats ont l'habitude de ces gens qu'on leur conduit avant l'aube, hébétés et qui grelottent d'être nus sous une pèlerine bleue, trop courte pour les envelopper avec la moindre décence; des ivrognes, des illuminés, des tfus mystiques qui croient avoir entendu les trompettes du Jugement dernier, il en est de toutes les sortes, et la plupart du temps on les lâche sans autre forme de procès, ou bien on les rend à qui vient les réclamer après qu'ils ont passé la matinée dans les «locaux».

L'homme nu fait maintenant un fagot grossier de ses hardes, en nouant quatre ou cinq fois, un nœud par-dessus l'autre, les manches de son imperméable, et (croit-il par l'abandon de ces épluchures retrouver au sein maternel de la nuit une innocence aussi insolite sur le boulevard de Courcelles que des crinières de cheval qu'on verrait jaillir, touffues, hors des murs blanchis à la chaux d'une cellule monastique?) il envoie le tout de l'autre côté de la grille, dans les ténèbres du parc. [...]

Mais, dans le même instant, l'homme se hisse sur le rebord du petit mur, et l'observateur - s'il en existe un quelque part- peut bien oublier tout ce prélude devant le spectacle vraiment fantastique d'un bras de bonne taille qui glisse, sans effort apparent, entre deux barreaux rapprochés à contenir tout juste un tuyau d'arrosage.

On a vu, peut-être, un serpent qui s'allonge, et son ventre devient si mince qu'il suit dans les trous les plus étroits son petit crâne; on a vu des limaces s'aplatir immodérément pour aller se mettre au creux d'un caillou; on a vu le corps de la pieuvre se modeler sur le relief de la caverne où la bête est tapie. Il y a de tout cela un peu, mais encore bien autre chose, dans la

déformation de ce bras humain sur lequel roule, comme une vague qui remonterait vers l'épaule, un bourrelet de peau qui enfle davantage à mesure que progresse la morsure de la grille. [...] L'épaule suit le bras sans la moindre difficulté. La tête devient comme un disque énorme et très plat, où l'on peut encore distinguer un visage qui ressemble à celui de la lune sur les affiches d'une crème à cirer bien connue. [...] la tête et l'autre bras passent à leur tour derrière les barreaux, et le reste du corps les suit, aspiré peu à peu comme dans les rouleaux inexorables d'un laminoir.

De l'autre côté de la grille, ce corps réduit ainsi qu'on l'a vu en disques; en plaques, en longs rubans de chair, reprend immédiatement sa forme avec une élasticité que l'on aurait cru le privilège de ces Miss Caoutchouc, que les artistes japonais expédient à travers le monde en caisses bien molletonnées, et dont les charmes attirent une clientèle d'amateurs vers les stores ponceau de certains petits magasins secrets du quartier des Folies-Bergère ... Mais laissons là ces mystères; qui sont de Paris comme de tant d'autres villes et qui n'offrent, à tout prendre, rien que d'affreusement trivial. Revenons plutôt à notre malléable héros, devant qui la nuit pas trop obscure découvre un parc Monceau bien plus étrange que celui des gamins et des nourrices dont il fourmille pendant le jour.

[...] *[Après avoir effectué diverses acrobaties que lui permettent son corps élastique, l'homme nu du parc Monceau est entré dans une sorte de pyramide]*

Après que l'homme nu a goûté pendant quelques instants cet amusant spectacle, il voit s'ouvrir dans le plancher une porte horizontale à la manière d'une trappe. Un homme en sort, le premier qui vienne rompre la solitude où s'est jusque-là tenu notre héros, et il incline devant celui-ci son visage au ton de brique, à la bouche légèrement souriante, aux yeux un peu bridés vers le profil fuyant des tempes. Lair du nouveau venu témoigne d'un grand respect, mais ne montre pas la moindre expression de surprise.

- Depuis longtemps nous vous attendions, Signor Molle, dit-il. Depuis très longtemps nous parlions de vos noces avec le grand Chat Mammon. Tous, ici, vont se réjouir d'une arrivée qui met en fête nos demeures souterraines; c'est au nom de ceux-là que je vous prie de bien vouloir me suivre. On m'appelle le Florentin, et je laisse dire, bien que mon pays natal soit plutôt du côté de Volterra. Tous ces Concini, ces Galigai, ces Medici, ces Lulli ont tant fait qu'il n'y a plus que des Florentins ·au parc Monceau, même parmi les Corses de la place Clichy. Mais mon histoire n'aurait pas grand intérêt pour vous; et d'ailleurs je crois que vous êtes à point.

[...] Tous deux, alors, s'engagent clans un long couloir souterrain qui descend une pente assez raide - un escalier serait plus commode, et l'on regrette ici l'absence de marches. Sous un éclairage saccadé qui provient d'une multitude de ces coquilles appelées porcelaines ou vénus, pendues à la voûte et toutes remplies de lucioles que l'on voit aussi voltiger près de leurs fentes, s'élèvent à droite et à gauche de hautes colonnes noirâtres, hérissées d'un crin plus dur que le poil d'éléphant et agitées de très lentes ondulations. [...] Grimpées sur des échelles en vannerie, de belles jeunes filles de quinze à dix-sept ans, brunes comme des métisses, demi-nues sous le déshabillé fragile de soieries orange et pourpre, caressent ces colonnes des doigts et de la langue un peu comme si c'étaient de fantasques instruments de musique; et de fait on les entend, quand on passe, résonner de longs et tendres mugissements.

- Cazzi di cervi marini, dit le Florentin; bellini, né? Les petites travaillent à les faire tenir droits et durs, car ils portent tout le poids de la voûte. S'ils faiblissaient une minute, seulement, quelle catastrophe!

À cette idée peu rassurante, les deux hommes se hâtent. Tout de suite ils sont en bas, devant une muraille tiède où l'on ne voit aucune ouverture, mais deux battants dissimulés s'écartent sous la main du Florentin, et l'homme nu, poussé en avant par son compagnon, se découvre dans une grande salle en rotonde qui paraît être bâtie à l'intérieur d'un coussin immense. Nul angle droit; le plancher, les murs et le plafond, confondus par l'arrondi de leurs formes, sont également revêtus d'un capiton duveteux dans lequel on enfonce sans trouver soutien.

Le Florentin a disparu. L'homme nu vacille, chancelle de tous côtés, et l'on ne sait trop quels invisibles ressorts le font aller quand même pour le jeter à la fin entre les pattes du Chat Mammon, lequel; clans le centre de la pièce, trône comme un colossal amas de poils doré, montagne ronronnante et chaude qui se referme sur l'homme avec un bruit de piège.

Les colonnes, dans le couloir, semblent prises de furie convulsive.

Partout fusent des bruits d'orgue, d'affreux gargouillements, et les jeunes musiciennes tombées à bas de leurs échelles renversées courent dans ce désordre avec des cris d'aras. Puis les colonnes se mêlent, se nouent horriblement, et ces nœuds flasques s'affaissent sur des blocs de pierre dévalant la pente. Tout s'écroule, alors. L'obscurité se fait autour de l'homme nu dont les yeux, le nez, la bouche sont remplis de poil roux et d'odeur. Sa peau n'est plus qu'un fourmillement de griffes qui pénètrent en caressant, et il perd conscience, heureux comme s'il se trouvait noyé dans le sein d'une mer de fourrure.

André Pieyre de Mandiargues, « L'homme du parc Monceau » (*Le musée noir*), in *Récits érotiques et fantastiques*, Gallimard, coll. « Quarto », 2009.

Corps, érotisme et transgression dans les récits de fiction aux XX^e et XXI^e siècles - par Etienne BOILLET

Résumé du cours

Introduction : formes typiques du corps en littérature : le corps idéalisé chez Pétrarque et dans la tradition lyrique qu'il inaugure jusqu'à la Pléiade et au-delà ; le corps trivial, ridicule, grotesque dans la tradition comique ; les corps monstrueux du romantisme (chez Hugo...)

Evolution des normes de la bienséance en littérature et du risque de censure du XIX^e au XXI^e s. : exemples d'ellipses pour ne pas contrevenir à la bienséance dans des nouvelles réalistes de la fin du XIX^e (*Une partie de campagne* de Maupassant, *La louve* de Verga). Analyse de quelques textes transgressifs au XX^e s. puis au XXI^e s. (Houellebecq) pour identifier les frontières du convenable et du transgressif en fonction du contexte socio-historique.

Comparaison entre la censure (ou l'interdiction à un certain public) des représentations érotiques en littérature ou au cinéma de 1945 à aujourd'hui.

La transgression comme quête humaine et littéraire : Bataille théoricien et écrivain, la figure incontournable de Sade chez Bataille ou Pasolini, les enjeux d'une représentation transgressive du corps dans les récits de fiction au XX^e s. en termes de narration, avec notamment l'héritage d'une expression moderne de la subjectivité en littérature (Proust, Joyce, V. Woolf...) dans la transcription narrative d'une expérience réelle ou fantasmée.

La représentation surréelle du corps désirable et/ou monstrueux chez Mandiargues et Landolfi : étude comparée de la question chez deux écrivains de nouvelles fantastiques partageant un même héritage romantique et symboliste, et identifiés comme les représentants d'une sorte de surréalisme narratif.

Bibliographie :

Outre les textes de cet exemplier, la lecture de deux essais incontournables est recommandée :

-Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, France, Les éd. de Minuit, 1957, (ou bien Paris, France, Union générale d'éditions, 1965, ou encore dans les *Œuvres complètes*)

-Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté*, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 209-264